

UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉHISTORIQUES ET PROTOHISTORIQUES
INTERNATIONAL UNION FOR PREHISTORIC AND PROTOHISTORIC SCIENCES

PROCEEDINGS OF THE XV WORLD CONGRESS (LISBON, 4-9 SEPTEMBER 2006)
ACTES DU XV CONGRÈS MONDIAL (LISBONNE, 4-9 SEPTEMBRE 2006)

Series Editor: Luiz Oosterbeek

VOL. 21



Session C64

Space and Time: Which Diachronies, Which Synchronies, Which Scales?

Session C65

Typology vs. Technology

Edited by

Thierry Aubry
Francisco Almeida
Ana Cristina Araújo
Marc Tiffagom

BAR International Series 1831
2008

This title published by

Archaeopress
Publishers of British Archaeological Reports
Gordon House
276 Banbury Road
Oxford OX2 7ED
England
bar@archaeopress.com
www.archaeopress.com

BAR S1831

Proceedings of the XV World Congress of the International Union for Prehistoric and Protohistoric Sciences
Actes du XV Congrès Mondial de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques

Outgoing President: Vítor Oliveira Jorge
Outgoing Secretary General: Jean Bourgeois
Congress Secretary General: Luiz Oosterbeek (Series Editor)
Incoming President: Pedro Ignacio Shmitz
Incoming Secretary General: Luiz Oosterbeek

*Space and Time: Which Diachronies, Which Synchronies, Which Scales? / Typology vs. Technology,
vol.21, Sections C64 and C65*

© UISPP / IUPPS and authors 2008

ISBN 978 1 4073 0315 4

Signed papers are the responsibility of their authors alone.
Les textes signés sont de la seule responsabilité de ses auteurs.

Contacts :
Secretary of U.I.S.P.P. – International Union for Prehistoric and Protohistoric Sciences
Instituto Politécnico de Tomar, Av. Dr. Cândido Madureira 13, 2300 TOMAR
Email: uispp@ipt.pt
www.uispp.ipt.pt

Printed in England by Alden HenDi, Oxfordshire

All BAR titles are available from:

Hadrian Books Ltd
122 Banbury Road
Oxford
OX2 7BP
England
bar@hadrianbooks.co.uk

The current BAR catalogue with details of all titles in print, prices and means of payment is available free from Hadrian Books or may be downloaded from www.archaeopress.com

LES STRUCTURES DE COMBUSTION DE L'ESSART (POITIERS, VIENNE, FRANCE): DES EPANDAGES DE PIERRES AU FONCTIONNEMENT D'UN HABITAT MESOLITHIQUE

Grégor MARCHAND

Université de Rennes 1, Laboratoire d'Anthropologie, Bât.24-25, Cs 74205. 35042 Rennes Cedex France.
gregor.marchand@univ-rennes1.fr

Sylvène MICHEL

Laurent QUESNEL

Farid SELLAMI

Institut National Agronomique. INA-PG, Labo des Sciences du Sol, 78850 Grignon. France

Abstract: *The excavations between 2003 and 2005 at L'Essart (Poitiers) Final Mesolithic level yielded 39 hearths. A first mechanical decapage of 2000 m² allowed for the definition of site's limits, all resulting from erosive factors. Bioturbation, hearth rebuilding, as well as a later Neolithic use of the site limits the palaeoethnographical interpretation of the Final Mesolithic occupations. Nevertheless, this excavation was important for the understanding of the economical networks and for the definition of some stylistical parameters of the lithic assemblages. Combined archaeological and geomorphological analyses allow us to identify problems and the data hierarchy of the context.*

Keywords: *France, Final Mesolithic, Hearth*

Résumé: *Fouillé de 2003 à 2005, le site de L'Essart à Poitiers a livré 39 structures de combustion dans un niveau daté du Mésolithique final par la typologie de l'outillage. Un décapage mécanique réalisé sur 2000 m² a permis de mettre en évidence les limites du site, toutes d'origine érosive. La désagrégation des vestiges organiques, les reconstructions fréquentes des foyers puis enfin la réoccupation des lieux au Néolithique récent restreignent la compréhension des occupations préhistoriques. Cette opération apporte cependant des informations déterminantes pour qualifier les réseaux économiques ou certains caractères stylistiques inscrits dans les industries lithiques. La progression conjointe des réflexions archéologiques et géomorphologiques permet une plus stricte définition de ce que l'on est en droit d'attendre de tels contextes.*

Mots-clés: *France, Mésolithique final, Structure de combustion*

De 2003 à 2005, les fouilles sur le site de l'Essart à Poitiers (Vienne, France) ont permis d'identifier de multiples structures de combustion dans un niveau attribué au Mésolithique final. Le site, menacé par une gravière, était préservé sur environ 2500 m² dans un niveau limoneux surmontant la grave (cailloutis alluviaux), sous un demi-mètre de limons récents. Nous avons pu en fouiller une bonne part, en ayant soin notamment d'en chercher toutes les limites, ce qui permet de discuter ici de l'extension de l'habitat préhistorique. Pour la première fois dans l'ouest de la France, il est possible d'aborder sur une vaste superficie un habitat de fond de vallée de cette période et de s'interroger sur sa place dans les réseaux économiques mésolithiques. Dans le cadre du thème de ce colloque, nous voudrions revenir sur la construction des connaissances sur ce site, tout au long de la phase de terrain puis de la laborieuse analyse spatiale en laboratoire. L'image que nous allons en restituer est étroitement dépendante de la prise en compte des phénomènes érosifs qui viennent à la fois préserver le site, le détruire en partie et transformer certaines informations. Quelques préhistoriens radicaux considèrent encore qu'il faut se débarrasser des sites à occupations multiples, nécessairement complexes, dès lors que l'on a décrété qu'ils étaient "mélangés". Certes la construction des référentiels chrono-stratigraphiques impose la seule

prise en compte d'industries homogènes déposées en un temps "relativement" court. Mais comme en toutes choses, l'application à l'extrême de la notion de pureté est préjudiciable à l'entendement. En l'occurrence, une large gamme d'informations sur la société mésolithique est accessible dans ce contexte alluvial, des informations que l'on ne trouverait pas en abri-sous-roche. En associant la taphonomie aux études spatiales, il est possible de délimiter le champ des interprétations envisageables et de hiérarchiser les modèles de fonctionnement du site, du plus probable au plus hypothétique.

LES PARAMETRES TOPOGRAPHIQUES ET GEOMORPHOLOGIQUES INTERVENANT DANS LA PRESERVATION DE L'HABITAT PREHISTORIQUE

Le site de l'Essart est installé sur la plus basse terrasse de la rive gauche du Clain, au nord de Poitiers (Fig. 9.1: A et B). Son emplacement correspond à l'élargissement de la vallée après un parcours encaissé, notamment dans la ville de Poitiers; ce sont par essence des zones de traversée facilitée, car la rivière y est moins profonde. Les commodités de mouvement vers l'aval, l'accès aux matières premières sur les flancs de la vallée ou le potentiel

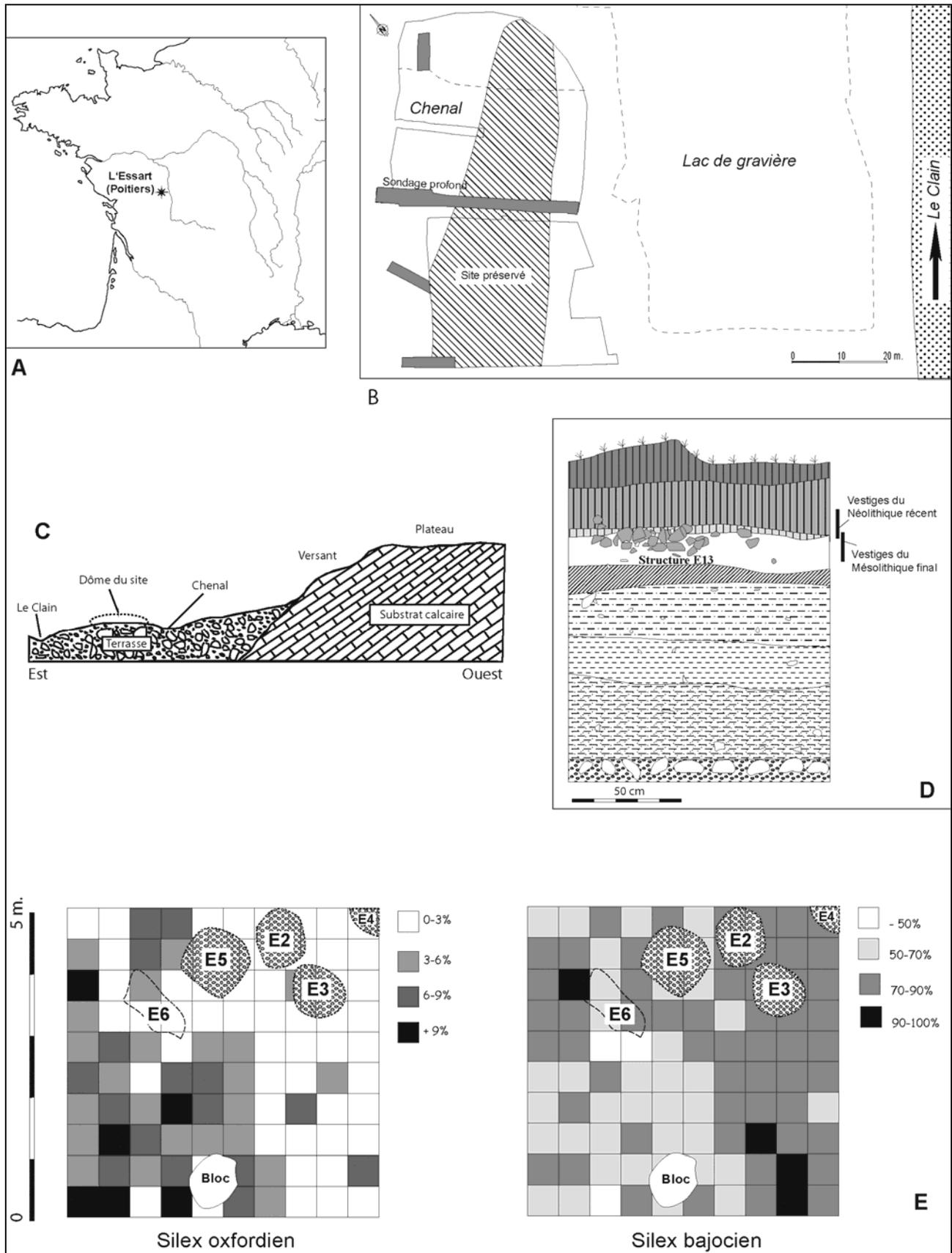


Fig. 9.1 – Cadre géographique, géomorphologique et stratigraphique de L'Essart (Poitiers, France). A: situation de L'Essart sur le territoire français; B: plan du site, avec indications du décapage et des tranchées profondes de sondage; C: coupe schématique de la vallée du Clain à hauteur de L'Essart; D: coupe à hauteur de la structure de combustion E13; E: plan de répartition des silex oxfordiens et bajociens dans le secteur J41 (Dessins: G. Marchand, S. Michel, L. Quesnel et F. Sellami)

halieutique sont d'autres paramètres à prendre en compte dans ce choix d'installation. Notons que la position de ce site en bord de cours d'eau entraîne une visibilité de type linéale à distance réduite, probablement entravée par un couvert végétal que l'on sait particulièrement marqué par les arbres à cette période.

La formation du substrat du site et son évolution ultérieure dépendent de plusieurs facteurs dynamiques au cours du Pléistocène et de l'Holocène. Ils sont engendrés par la vallée du Clain, son versant occidental et un vallon sec qui draine ce versant à hauteur du site (actuellement presque totalement dissimulé par les constructions). Le site actuel affecte une forme de butte allongée entouré à l'est par le Clain, à l'ouest par un chenal inondé lors des crues (Fig. 9.1: C). Cette topographie en dôme reste très peu marquée dans le paysage, puisque dans un axe longitudinal le dénivelé y est de 20 cm seulement, tandis que dans un axe transversal, la différence entre les bords et le sommet du dôme est comprise entre 20 et 40 cm. Nous parlons néanmoins, avec un sens certain de l'emphase, de dôme car cette géométrie du substrat est très structurante et qu'elle est directement responsable de l'évolution morpho-sédimentaire du site; mais pour un occupant préhistorique, il est probable que la perception de cette réalité devait être ténue. A l'issue de cette phase de dépôt des limons et des blocs, ce thalweg a alimenté un chenal dans la vallée du Clain, qui a canalisé les apports hydriques du versant et l'en a protégé. Ce chenal est également emprunté par le Clain en période d'inondation, transformant alors le dôme en île. Il est donc directement responsable de la préservation du site, la surface étant naturellement drainée. Il a aussi généré la formation d'une pente régulière en érodant localement les limons sur le site.

Les formations sédimentaires observées à L'Essart comprennent en partie basale une succession de nappes de graviers, surmontée de couches limoneuses et sableuses (Fig. 9.1: D). Épaisses d'environ 1 m, ces formations anciennes comportent par endroit des amas de blocs peu roulés issus de la désagrégation des calcaires bajociens du versant. Les plus massifs de ces blocs dépassent d'une vingtaine de centimètre la surface d'occupation mésolithique, ce qui a probablement conditionné l'installation des hommes, ne serait-ce que parce qu'ils peuvent servir de sièges naturels. Cependant la fouille n'a pas permis de valider ces intuitions et les structures de combustion ne semblent pas entretenir de liens avec ces blocs, si l'on excepte un foyer posé sur un bloc à peine affleurant le sol mésolithique et un autre accolé à un bloc dépassant d'une vingtaine de centimètre le sommet de ce niveau. Par ailleurs, le vallon sec du versant ouest de la vallée a favorisé des arrivées massives de blocs calcaires, suivant un axe orthogonal au dôme (Fig. 9.2, au milieu du site). On note également dans ces formations anciennes quelques passées de petits galets roulés de silex, plus rarement de roches pluto-niques, ou encore des lits sableux, qui évoquent cette fois des apports alluviaux.

Les hommes du Mésolithique se sont installés sur une surface légèrement bombée, parsemée de quelques blocs calcaires, naturellement drainée et préservée des inondations. Ces occupations sont principalement attribuables au stade final (6^{ème} millénaire avant J.-C.), mais la présence de nombreux triangles scalènes étroits dans la moitié sud du site permet d'évoquer une éventuelle occupation antérieure, durant le stade moyen (8^{ème} ou 7^{ème} millénaire?). S'agit-il d'une superposition d'habitats ou d'un réel effet de transition? Éternelle question à laquelle le contexte sédimentaire ne permettra pas encore une fois de répondre! Une occupation du Néolithique récent, probablement du 4^{ème} millénaire avant J.-C., est enregistrée immédiatement au dessus de celles du Mésolithique, dans une matrice de limon brun. Dans la mesure où l'analyse géomorphologique ne montre pas de troncature sédimentaire, il faut bien conclure que les dépôts de sédiments ont été extrêmement ténus pendant ces deux mille ans d'abandon du site. Cette superposition pose évidemment de multiples problèmes d'intrusions d'objets néolithiques, et réciproquement d'ailleurs au gré des creusements. Il y a quelques fosses et un possible angle d'habitation perçu en négatif par des alignements de pierres; mais il est difficile de comprendre la nature réelle de cet habitat néolithique. Par la suite, la forme biconvexe du dôme a favorisé la migration latérale de la matrice fine des divers dépôts sédimentaires. Il en résulte une accumulation préférentielle des limons sur les bas des pentes permettant ainsi le redressement de sa convexité. Les pentes en direction du chenal montrent bien cette érosion progressive, qui entraîne évidemment une limite de nos connaissances concernant les habitats préhistoriques de L'Essart. Les tranchées établies en bordure du chenal (à l'ouest) et les coupes disponibles de l'autre côté du dôme (au sud-est) montrent bien les phénomènes érosifs qui ont affecté les flancs. Le niveau archéologique est sur ces limites plus épais qu'au sommet du dôme et contient de nombreux vestiges lithiques et céramiques, toutes périodes confondues. En revanche, les pierres brûlées sont très rares au sein de cet ensemble colluvié, si l'on excepte les petits fragments, et elles semblent ne pas avoir été déplacées après l'abandon du site. Ces multiples informations stratigraphiques permettent de dessiner en plan une limite de préservation de l'habitat, étant entendu que même les zones "en place" ont subi une perte de limon et probablement une migration de certains éléments mobiliers fins. On peut estimer que l'habitat mésolithique était préservé sur environ 1100 m² (55 mètres de long sur 20 mètres de large) et qu'il se prolonge encore au sud de notre décapage, où sont installés d'actuels jardins ouvriers, emplacement qui n'est pour l'instant pas menacé par les aménagements. Les fouilles fines ont concerné 404 m², pour un décapage mécanique de 2013 m². L'ensemble de cette stratigraphie a été recouvert par des limons bruns déposés lors des crues, sur environ un demi-mètre d'épaisseur au sommet du dôme. A ce stade, la configuration initiale des lieux était presque gommée, le dépôt de limons ayant logiquement comblé les zones basses.

AMENAGEMENT PUIS ALTERATION DES STRUCTURES MESOLITHIQUES

Aménagement des structures de combustion

Sur la zone fouillée (sommet et flanc du dôme), le niveau mésolithique est épais de 0,08 à 0,12 m. Il intègre totalement les pierres des foyers, de la base au sommet, ce qui induit une évidente diachronie des occupations. Pour mémoire, nous rappelons que les vestiges néolithiques se trouvaient au sommet de ces foyers et surtout dans les 20 cm supérieurs. On observe 39 structures de combustion qui nous semblent être en place et 14 épandages de pierres brûlées qualifiés de vidanges (le reste comprend des empièvements et des agencements de pierres probablement naturels) (Fig. 9.2: A). Les premières sont des structures à blocs calcaires jointifs, dites parfois foyers à radier chauffant. Elles mesurent toutes environ un mètre de diamètre, avec une seule épaisseur de blocs, très rarement deux. Il n'y a pas de foyer à plat, ni de foyer à entourage de pierres, ni de foyer en fosse (dit four polynésien). Le sous-type "sole circulaire limitée" regroupe les foyers les plus spectaculaires, au nombre de trois. Les galets sont soigneusement assemblés et les limites de l'empierrement sont nettes. Cela évoque un assemblage de pierre contenu dans une fosse et non un foyer à plat. Mais lorsque ces structures ont été découvertes dans une berme, aucun creusement n'était perceptible dans les limons sus-jacents au niveau mésolithique. Doit-on conclure de cette absence qu'il s'agit aussi de structures à plat particulièrement bien conservées? Ou alors, un simple bourrelet de terre contenait-il ces soles de pierres? Le mystère reste entier.

Les blocs utilisés pour la réalisation des structures empièrées sont des calcaires bajociens mesurant 5 à 10 cm de long, et plus rarement des nodules de silex bajociens. Ils sont parfois fragmentés sur place, mais la récupération des plus volumineux pour la construction de nouveaux foyers est fort possible: c'est même l'explication la plus simple pour rendre compte de la dispersion aléatoire des fragments sur le reste du niveau. Ils ont tous été affectés par le feu et affichent une couleur grise uniforme, plus rarement rougeâtre. Les études micromorphologiques réalisées autour de l'empierrement E21 montrent un anneau de cendre immédiatement autour de la sole de pierre. Ces observations et nos expérimentations sur le site nous laissent penser que les matériaux brûlés étaient posés sur une sole de pierre et qu'à l'issue de la combustion, les cendres étaient balayées. La question est de savoir quel intervalle de temps sépare la combustion et le balayage; en d'autres termes, est-ce que la sole de pierre a servi de grill ou bien est-ce qu'elle servait simplement à séparer le combustible du sol tout en créant un volant d'inertie thermique? Il nous reste à chercher des traces de résidus organiques au sommet des pierres.

Altération des structures et du sol d'habitat mésolithique

L'érosion après l'abandon du site a eu pour effet sur tous les foyers une forte usure des arêtes de la partie supérieure

des blocs, tandis que celles enfouies restent vives. Les traces de rubéfaction du sédiment sont absentes, empêchant la détection d'éventuels foyers à plat sans aménagements. Le sédiment brunâtre qui constitue la couche mésolithique et qui englobe les structures est très anthropisé, rempli de boulettes d'argiles cuites (mais sans réelle sole de foyer), de micro-charbons et – seulement visibles en lames minces – de cendres. La désagrégation de tous les vestiges organiques sur le site de L'Essart est à noter, puisque seulement quelques os à la surface vermiculée sous les effets de l'acidité du sol, des dents et des fragments de mandibule de bovins ont été découverts dans le niveau mésolithique. Un encroûtement carbonaté recouvre partiellement les vestiges lithiques; il est lié aux mouvements d'eau dans ces sols. L'analyse du fonctionnement des structures de combustion est donc largement entravée par ces modifications post-dépositionnelles.

Une autre caractéristique du site de L'Essart est la formidable dispersion des vestiges brûlés: en effet, la quasi totalité des pierres calcaires hors structures est très affectée par le feu (Fig 9.2: B). Notons par ailleurs que les cassons thermiques (pièces brûlées qui ne révèlent plus aucune des éventuelles traces de débitage qu'elles pouvaient présenter) représentent 61,8% des 154.524 pièces décomptées en décembre 2006. Autour d'un foyer (secteur H35) ou dans un secteur à nombreux foyers (secteur J41), ce taux est respectivement de 73% et 69,7%. Si on écarte ces fragments illisibles, l'industrie lithique brûlée est surabondante, en regard de ce que l'on connaît sur la plupart des habitats du Mésolithique, puisqu'elle atteint 58,6%. Cette observation est valable à divers endroits du site, dans des proportions peu variables. Deux interprétations sont possibles: soit un ou plusieurs incendies se sont déroulés après les occupations mésolithiques, soit cet impact du feu sur toute la surface est l'effet d'importants remaniements lors des occupations préhistoriques successives (mésolithiques et néolithique) qui auraient alors homogénéisé les traces. L'hypothèse de l'incendie ne peut être totalement écartée, mais nous ne connaissons pas d'étude de ses conséquences sur la fraction minérale d'un sol: à quelle profondeur les pierres sont-elles affectées? Et dans quelles proportions? Reste-t-il des pierres non brûlées après un incendie naturel? Il nous reste à réaliser de telles observations après un incendie en des contextes géologiques similaires. Quoi qu'il en soit, l'effet des remaniements des foyers par les hommes est également perceptible, même s'il faut rester prudent sur leur ampleur. De nombreuses structures de combustion ne sont plus circulaires mais en "pinces de crabes", ou sont réduites à de petits ensembles de pierres brûlées jointives qui évoquent des restes d'aménagements plus amples. Par ailleurs, de nombreux blocs constituant les foyers ont subi des chocs thermiques avant d'être abandonnés dans la dernière structure: ils ne remontaient pas avec leurs voisins et la réutilisation de ces pierres d'un foyer à l'autre paraît évidente. Il nous semble donc dès à présent qu'une chaîne logique de construction / dégradation unit les soles circu-



Fig. 9.2 – L'Essart (Poitiers, Vienne). A (en haut): Plan général des zones de fouille et des structures (DAO: G. Marchand). B: Plan des pierres brûlées et non-brûlées du niveau mésolithique (décapages 2 et 3) de la moitié nord du site (DAO: G. Marchand et L. Quesnel)

lares à plat, puis les épanchages de pierres brûlées encore jointives et enfin les innombrables pierres brûlées isolées.

Après une éclipse apparente de deux mille ans, le site a été de nouveau occupé et le faible apport sédimentaire n'a pas pu protéger hermétiquement les vestiges mésolithiques. En dehors des creusements d'âge néolithique ou protohistorique, souvent repérables par leur remplissage argileux plus sombre, certains alignements de pierres brûlées évoquent une réorganisation des pierres au sein

même du niveau mésolithique, que l'on ne doit pas nécessairement attribuer aux occupants du Mésolithique. En particulier, au sommet du dôme, là où les dépôts sédimentaires sont les plus minces entre les occupations mésolithiques et néolithiques à cause de l'érosion des particules fines, un angle d'habitation semble apparaître, à proximité de trous de poteaux. Un compactage des sédiments y a également été repéré, évoquant une zone de piétinement. Ceci nous amène à réfléchir sur ce niveau mésolithique par zones homogènes et non à le considérer comme un tout.

FONCTION ET FONCTIONNEMENT DES HABITATS DU MESOLITHIQUE DE L'ESSART

Dispersion des vestiges lithiques

Les analyses lithiques concernent désormais de nombreux secteurs (228 m² étudiés en décembre 2006). Les 154.524 pièces triées sont composées presque aux deux tiers de cassons thermiques. Le travail sur les chronologies relatives au sein d'un niveau épais de moins de 10 cm donne quelques résultats sur le secteur J41, avec la superposition partielle de trois foyers (Fig. 9.1: E; superposition E2, E5 et E 6). Ailleurs, ce travail est presque illusoire et bien évidemment l'impression de synchronie de toutes ces occupations ne peut être vérifiée. Cependant, les analyses précises menées sur les 18.583 pièces lithiques recueillies sur les 25 m² du secteur J41 ont été beaucoup plus fructueuses que nous ne l'imaginions lors de la fouille (Michel, 2005) (Fig. 9.1: E). Ce secteur, installé sur le flanc sud-est du dôme, était particulièrement riche en structures de combustion, regroupées dans sa partie nord (Fig. 9.1: E). A l'issue des études de répartition spatiale réalisées par quart de mètre carré et par décapage d'environ 5 cm, il est clair que les pièces ne sont pas éparpillées sur le secteur, mais nettement concentrées dans la zone des foyers. Ces éléments sont pour un tiers composés d'esquilles thermiques issues du fonctionnement de ces structures: le fait que ces pièces légères aient peu bougé donne bon espoir quant à la "fixation" des autres petits éléments, comme les armatures ou les lamelles, à l'endroit où ils ont été abandonnés. Il n'y a pas eu de grands balayages du site par les flots furieux du Clain, comme les lames-minces des sols l'avaient d'ailleurs montré. Les microburins, témoignant de la fabrication des armatures, jouxtent également de manière préférentielle les foyers. Les outils en revanche sont disséminés sur toute la surface, avec deux pôles de regroupement, les foyers et une aire sans structure empierrée au sud-est. Les nucléus se situent, à l'exception de deux petits agrégats, à proximité de concentrations de produits bruts. Alors que les silex bajociens se retrouvent surtout dans la moitié nord du secteur, les silex oxfordiens et turoniens ont une bonne représentation dans un quart sud-est (Fig. 9.1: E). Deux hypothèses peuvent être émises pour expliquer ces différences de dispersion de matières premières. L'hypothèse synchrone serait une éventuelle utilisation contemporaine des silex par des tailleurs différents, avec des zones dépotoirs distinctes. L'hypothèse diachronique insisterait sur des retours successifs des hommes, sans superposition stricte des zones d'activités: une aire de débitage du silex oxfordien précéderait/succéderait à une autre zone d'activité d'intensité différente mettant en œuvre d'autres matières premières.

Dans les secteurs déjà étudiés, la densité des pièces lithiques semble s'accroître immédiatement autour des foyers, qui apparaissent alors comme autant de zones nucléaires de l'habitat mésolithique. Cette observation est amplifiée de manière fallacieuse par la présence au sein

même des foyers de blocs de silex bajocien qui ont éclatés au feu et dont les éléments viennent s'agglomérer à l'industrie lithique.

Fonction du site

L'analyse des chaînes opératoires d'acquisition et de production vient éclairer certains aspects techniques dans une région où le Mésolithique final était peu connu. Dans le secteur J41, qui paraît représentatif du reste du site, la densité de silex par mètre carré est très forte dans les 10 cm du niveau mésolithique: 740 pièces en moyenne avec de très fortes variations dues principalement à la proximité ou non de foyers, ou, en excluant les cassons thermiques, 246 pièces lithiques au mètre carré. Un premier examen du mobilier pourrait faire conclure à une présence de toutes les étapes du débitage, du bloc brut présent naturellement dans le substrat du dôme jusqu'aux fractions lamellaires, mais ce serait oublier la diachronie des occupations, débattue dans les paragraphes précédents. Ce type de site ne peut raisonnablement pas conduire à des réflexions sur les produits emportés ailleurs après débitage ou sur la réalisation de séquences de mise en forme en dehors de l'habitat.

En revanche, la proportion des outils est parfois un guide pour évaluer la nature de l'occupation, en partant du principe que les hommes du Mésolithique ont réalisé à chaque fois la même gamme d'activités et que la moyenne du nombre d'outils abandonnés est révélatrice de ces activités répétées. A partir de ce postulat, l'un d'entre nous a pu montrer que les amas coquilliers du littoral de la Bretagne avaient une proportion significativement plus faible d'armatures et de produits lamellaires que les stations de sommet de falaise (Marchand, 2000). Les premiers sites résulteraient d'occupations davantage pérennes si l'on en juge par les périodes de chasse et pêche (Dupont et Gruet, 2005; Tresset, 2005) ou encore par l'importance des aménagements massifs de sépultures. Les stations de sommet de falaise seraient à l'inverse des stations logistiques, où la réfection des armes prendrait une plus grande importance. Les remaniements du niveau mésolithique de L'Essart rendent la quantification assez délicate, d'autant que le tamisage partiel des sédiments minore la proportion d'armatures. Les armatures de L'Essart représentent 30,5% des outils aménagés (en excluant donc les outils *a posteriori*), ce qui est bien inférieur aux 50% des niveaux coquilliers de Bretagne et aux 75% de la station de La Gilardière à Pornic. Mais il conviendrait plutôt de comparer ces chiffres à ceux obtenus sur des sites proches occupés par des hommes possédant un bagage technique semblable, puisqu'il nous semble que la proportion des outils impliqués dans une même activité (chasser, pêcher, traiter des peaux) est différente suivant les traditions des communautés. Rappelons d'ailleurs que J.-G. Rozoy a utilisé ce paramètre comme caractère discriminant entre les entités stylistiques qu'il a créés (par exemple entre l'Ardennien et le Tardenoisien), sans s'orienter vers des interprétations fonctionnelles, mais plutôt en en faisant une "manie" (Rozoy,

1978; 1990). Il n'est pas possible ici de trancher dans un débat sur la signification fonctionnelle ou culturelle d'un taux d'armatures; ce type de réflexion devrait faire intervenir d'autres signaux (étude fonctionnelle des outils, nature de la faune chassée). Par ailleurs, nous sommes bien en peine d'effectuer des comparaisons à proximité de L'Essart. Seul l'Abri-des-Rocs à Bellefonds (Vienne) a livré une occupation de la fin du Mésolithique (Patte, 1971), à vingt kilomètres à l'est, mais les travaux récents de R. Joussaume ont bien montré que les mélanges sont importants avec un Néolithique moyen et rendent difficile toute quantification de l'outillage (Genaco, 1998).

Si l'on décide de franchir une étape supplémentaire dans l'interprétation de la fonction de ce site, en passant outre les considérations multiples détaillées plus haut, il faut peut-être voir dans L'Essart un site à fonction spécifique, encore non documenté dans le Mésolithique de l'ouest de la France. Certes les hommes du Mésolithique ont réalisé à L'Essart leurs activités "habituelles", telle que l'on peut en juger par les outils répandus et qui sont "classiques" dans tous les sites du Mésolithique. Mais la présence d'autant de foyers et de pierres brûlées, comme la part relativement minime des armatures, nous orienterait vers une prépondérance d'autres activités liées au feu: fumage du poisson ou du gibier, pourquoi pas crémation funéraire ou cérémonies religieuses, vastes réunions annuelles, etc... Cette notion zone d'activités orientées, plutôt que de zone d'activité spécifique, avait déjà été proposée lors de l'étude du site azilien des Chalaignes (Mozé-sur-Louet; Maine-et-Loire) (Marchand *et al.*, 2004). Les vestiges lithiques se regroupaient en une dizaine de locus, sans aucun aménagement massif du lieu de vie (pas de foyers en durs), témoignant de séjours courts et répétés, mais rarement superposés. Il n'en va pas de même à L'Essart, puisque le dôme a visiblement attiré longtemps des gens qui ont souvent manipulé des blocs calcaires et ont laissé des volumes d'outils taillés assez conséquents. Mais l'image reste la même, celle d'une organisation économique peu segmentée dans l'espace, où les groupes réalisent au quotidien un même panel d'activités, avec des orientations suivant la saison et les ressources disponibles.

L'intégration de ce site dans un plus vaste réseau reste uniquement conjecturale... en l'absence d'autres sites hormis l'Abri-des-Rocs à Bellefonds. La recherche de l'origine des matières premières taillées donne cependant une échelle aux déplacements humains. Ces travaux permettent en outre de s'affranchir des problèmes taphonomiques: seuls sont pris en compte dans les proportions de matière les pièces de style mésolithique, lames, nucleus et armatures. Les tailleurs de L'Essart ont fait d'abord appel à un silex bajocien, qui représente 62% des éléments décomptés (dans le secteur J41). Les blocs se trouvent directement dans les colluvions anciennes qui constituent pour partie le substrat de leur habitat, mais aussi sur les versants de la vallée. Nettement moins représentées, les matières de meilleure qualité semblent également s'insérer dans un réseau d'acquisition d'ampleur locale à régionale, ne dépassant pas un territoire d'une soixantaine de kilomètres de rayon.

PRESERVATION VERSUS EROSION: LE GAGNANT EST...

Si l'on revient au thème de ce colloque, et aux éléments qui peuvent nourrir la discussion, il faut retenir plusieurs points de cette présentation:

- Les limites perçues aujourd'hui sur le site de L'Essart sont de nature érosive.
- L'aspect uniforme des épandages de pierres et l'homogénéité apparente des structures de combustion, qui frappait tous les visiteurs de ce site, dissimulent des intrusions néolithiques et protohistoriques.
- L'organisation spatiale des vestiges mésolithiques est partiellement préservée. Elle n'autorise pas à saisir les rythmes d'occupation, mais une périodisation grossière reste peut-être possible.

Au fil de ce texte, nous avons dégagé quatre axes de recherches à explorer ou en cours d'exploration, qui devraient éclairer davantage ces niveaux mésolithiques trop "minéraux":

- analyse d'une possible fraction organique piégée lors de la dilatation des pierres de foyer, afin d'appréhender la fonction des structures de combustion et par extension la fonction de ce site,
- observation des sols à l'issue d'incendies actuels, pour comprendre leurs impacts sur la fraction minérale,
- étude totale de la dispersion des industries lithiques, en lien notamment avec les structures de combustion,
- étude tracéologique des outils, dans le but de saisir la nature des activités réalisées sur ce site.

Mais d'ores et déjà, on peut définir les grandes gammes d'informations, sans jamais prétendre aller au-delà de ce que nos multiples observations nous permettent de faire (tableau 9.1).

Il existait jadis une époque où l'archéologue s'accrochait de manière névrotique à la pureté de son site: toute remise en cause de l'homogénéité d'un niveau équivalait à une critique personnelle de l'auteur des découvertes, qui n'avait pas su choisir son terrain d'étude, ni le fouiller correctement. En ces temps éloignés auxquels nous faisons référence, le site archéologique était un élément majeur pour s'insérer dans toute discussion scientifique et par là même gagner considération et statut social. Le changement de perspective nous semble lié au développement de l'archéologie préventive qui a permis une accumulation de données et donc une minoration du rôle d'un seul site dans les modèles, au décloisonnement des archéologues et au développement de la géomorphologie appliquée à l'archéologie. Si l'on s'en tient à l'Ouest de la France, notre zone d'étude aujourd'hui, l'absence de prise en compte des paramètres érosifs et du mauvais enregistrement sédimentaire a conduit dans les années 1970 et 1980 à créer des groupes culturels sur des bases

Tab. 9.1 – Possibilités d’analyse offertes par le site de L’Essart à Poitiers

Observation	Thème de recherche alimenté
Un grand site de bord de rivière dévolu à des activités de combustion intense	- Définition d’un nouveau type d’habitat
	- Fonctionnement du réseau économique mésolithique en Centre-Ouest de la France
La chaîne opératoire d’acquisition	- Territoire quotidien parcouru par les hommes
	- Liens avec des espaces plus éloignés
La chaîne opératoire de production	- Fonction du site dans un large réseau
	- Fonctionnement du site (organisation spatiale de l’habitat, diachronie <i>versus</i> synchronie)
	- Définition de caractères et de logiques techniques susceptibles d’éclairer les identités préhistoriques
La chaîne opératoire de consommation	- Fonctionnement du site
	- Logique technique (et retour sur les objectifs de la production)
La typologie des outillages	Définition de caractères typologiques susceptibles d’éclairer les identités préhistoriques

franchement vacillantes (Roucadourien, divers Néolithique ancien de Basse-Loire, Cardial Atlantique, ...). Dans la mesure où les preuves stratigraphiques n’étaient jamais fournies, les débats se sont principalement centrés sur le volet interprétatif, avec l’idée qu’il ne fallait pas rejeter l’originalité des groupes de l’Ouest. Les études actuelles tendent plutôt à une interrogation sur les sources des modèles et sur une évaluation précise des données sédimentaires. L’association des méthodes de l’archéologue et du géomorphologue autorise une vision plus contrastée des données. Il n’est pas sûr que cette approche visant à la modération et la critique des sources permette de faire chatoyer davantage les résultats aux yeux du grand public; bien au contraire, les questions se multiplient, de même que les limites interprétatives, conduisant à une certaine sécheresse à l’issue d’un long travail d’analyse spatiale. Il est à craindre que ce labeur ne reste la “boîte noire” de l’archéologue, celle qu’il ne pourra jamais ouvrir sans provoquer les bâillements d’ennuis de ses auditeurs. Nous voulons croire pourtant qu’elle est la poutre maîtresse de notre travail.

Bibliographie

- DUPONT, C., GRUET, Y. (2005) – Malacofaune et crustacés marins des amas coquilliers mésolithiques de Beg-an-Dorchenn (Plomeur, Finistère) et de Beg-er-Vil (Quiberon, Morbihan). In: MARCHAND, G., TRESSET, A., (ed.). – *Unité et diversité des processus de néolithisation sur la façade atlantique de l’Europe (6^e-4^e millénaires avant J.-C.* p. 139-161). (Mémoire de la Société Préhistorique Française, 36).
- GENACO (1998) – Le Néolithique ancien dans le Centre-Ouest de la France. In: GUTHERZ X., JOUSSAUME R. (dir.) – *Le Néolithique du Centre-Ouest de la*

France. Poitiers, p. 67-95. Actes du XXI^{ème} colloque inter-régional sur le Néolithique.

- MARCHAND, G. (2000) – Facteurs de variabilité des systèmes techniques lithiques au Mésolithique récent et final dans l’ouest de la France. In: CROTTI P. (dir.) – *Meso’97. Table-ronde sur l’Epipaléolithique et le Mésolithique*. Lausanne, novembre 1997. p. 37-48.
- MARCHAND, G., BLANCHET, S., CHEVALIER, G., GALLAIS, J.-Y., LE GOFFIC, M., NAUDINOT, N. et YVEN, E. (2004) – La fin du Tardiglaciaire sur le Massif armoricain: territoires et cultures matérielles, *Paléo*. n°16, p. 137-170.
- MICHEL S. (2005) – *Le Mésolithique final de L’Essart (Poitiers): apport de l’étude du matériel lithique d’un secteur (J41)*. Mémoire de Master 1, Université de Rennes II, 172 p.
- PATTE, E. (1971) – Quelques sépultures du Poitou, du Mésolithique au Bronze moyen, *Gallia-Préhistoire*. Tome XIV, n°1, p. 139-244.
- ROZOY, J.-G. (1978) – Les derniers chasseurs. L’Epipaléolithique en France et en Belgique. *Bulletin de la Société Archéologique Champenoise*, n° spécial juin 1978, 3 tomes.
- ROZOY, J.-G. (1990) – La Roche-à-Fépin et la limite entre l’Ardennien et le Tardenoisien. In VERMEERSCH P.-M., VAN PEER P. (éd.): *Contributions to the mesolithic in Europe, the Mesolithic in Europe, International symposium 5*. Leuven: Université Press, vol 5, p. 413-422
- TRESSET, A. (2005) – L’avifaune des sites mésolithiques et néolithiques de Bretagne (5500-2500 av. J.-C.): implications ethnologiques et biogéographiques. *Revue de Paléobiologie*. Genève. 10, p. 83-94. (Homages à Louis Chaix).